

Ce pays qui est le mien



**Boukhalfa Belaloui**

# **Ce pays qui est le mien**

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12407-0

*À mes enfants*



## Avant-propos

Obtenir le bac est un événement extraordinaire pour les familles algériennes. C'est une étape décisive pour leur progéniture. L'heureux lauréat est fêté comme un héros. On le félicite, on le congratule, on l'embrasse. Bref, il est la fierté des siens.

Les femmes se mobilisent à la maison. Branle-bas de combat !

Elles préparent des gâteaux et des boissons fraîches afin de fêter dignement le succès de l'enfant prodige. On invite les femmes de la famille et les voisines pour faire la fête. Elles sont toutes belles dans leurs robes aux couleurs chatoyantes. C'est la joie. On chante, on danse tard dans l'après-midi.

Je n'oublierai jamais le jour où j'ai réussi à mon examen du baccalauréat. C'était un mois de Juillet. C'était au début de l'après-midi. J'étais en vacances à Sidi-Aich, dans la vallée de la Soummam. J'étais malade. Une fièvre tenace me clouait au lit. Ma mère avait posé sur mon corps une montagne de couvertures.

Dehors, le village étouffe. Les rues sont désertes, seuls quelques chiens errent, la langue pendante, à la recherche d'un coin d'ombre.

Ma mère, inquiète, s'assoit près de moi et se met à poser des compresses froides sur mon front. Elle demande à mon père de faire venir au plus vite un médecin à mon chevet. Elle me remet l'unique poste transistor que nous possédons. Elle espère ainsi, me divertir et me faire oublier mon mal. Brave maman !

J'écoute distraitement de la musique quand soudainement, elle s'interrompt. Deux animateurs commencent à égrener à tour de rôle, les noms des candidats admis au baccalauréat. A l'époque,

c'était le seul moyen, avec les journaux de la presse écrite, qui était utilisé pour annoncer les résultats des examens scolaires à l'échelle de tout le pays.

Je deviens soudain attentif, je rejette mes couvertures, je me lève péniblement, je m'assois au bord du lit, la radio collée à mon oreille. Mes jambes tremblent. Je sens comme une boule dans la gorge. Je suis tétanisé. Le suspense est à son comble. « Mon Dieu, faites que je réussisse ! ». Et puis miracle ! J'entends mon nom et mon prénom. Je pousse un cri strident qui fait peur à ma mère. « Yemma<sup>1</sup> ! Yemma ! Je l'ai eu ! J'ai eu mon bac ! ». Je saute à son cou. Je la couvre de baisers. Je me mets à faire du trampoline sur mon lit. Ma fièvre a disparu comme par enchantement. Des youyous retentissent dans la maison. Les voisines accourent. Ma mère, avec fierté, leur annonce que j'ai réussi à l'examen du baccalauréat. Elles se mettent à leur tour, à lancer des youyous à faire trembler les murs. La joie se lit sur tous les visages. Les miens nagent dans le bonheur. On envoie une de mes sœurs annoncer la bonne nouvelle à mon père. Il accourt, essoufflé. « Tu es sûr d'avoir entendu ton nom à la radio ? » me dit-il, incrédule.

Ainsi, me voici devenu bachelier. Je n'en reviens pas. « Sais-tu que tu es le premier bachelier de la famille ? » renchérit vava<sup>2</sup>. Il est ému jusqu'aux larmes. Il est fou de joie ! Yemma est aux anges ! Ils me transmettent leur émotion. Je suis fier d'avoir rendu mes parents si heureux.

Après avoir rédigé ces quelques lignes, j'appelle mon fils. Je voulais qu'il me donne son avis sur ce que je venais d'écrire. Je lis mon texte. Il écoute poliment. « Dis-moi, Pa, quand cesseras-tu de rabâcher toujours les mêmes histoires sur ce que ta génération a fait ou vécu ? En parlant de ta réussite à un simple examen scolaire, penses-tu que cela va enthousiasmer les foules ? N'y a-t-il pas de sujets d'actualité autrement plus intéressants à traiter ? Et puis, depuis quand écris-tu ? Qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle lubie ? » m'assène-t-il avec son franc-parler habituel.



Je ne m'attendais pas à celle-là. Il me laissa sans voix. Désarçonné, je n'ai rien trouvé à lui répondre, sinon lui sourire bêtement. Me suggérait-il de renoncer à l'écriture et consacrer mon temps libre à faire autre chose ?

Il retourne rapidement dans sa chambre pour retrouver ses jeux favoris, sur internet. Apparemment, c'est plus passionnant que les « insanités » débitées par son vieux père. Je me suis dit qu'après tout, il a raison. L'écriture, c'est de l'imagination, de la création.

N'est pas écrivain qui veut. Ce n'est pas à la portée de n'importe quel quidam. Pour écrire, il faut du souffle, de la patience, de la concentration, de l'endurance. L'écrivain doit susciter l'intérêt de son lecteur. Il doit l'émouvoir, le faire rêver, le faire voyager. Il doit l'éclairer, le faire réfléchir. L'écrivain doit souffrir pour écrire. L'écriture est un sacerdoce, une passion.

Ai-je tout cela ? Et puis, je me suis souvenu que lorsque je publiais, de temps en temps, quelques uns de mes textes sur ma page Facebook, beaucoup de mes amis les trouvaient intéressants. Ils aimaient ma prose, sa fluidité.

Je continue de croire cependant, que je ne suis pas un écrivain, loin s'en faut. Je sais juste aligner quelques mots, quelques phrases pour mon plaisir et pour celui des miens. Je vais donc continuer d'écrire avec toute la sincérité dont je suis capable, sans tricherie et sans fioritures. J'écirai sans me prendre la tête. Je raconterai du mieux que je peux, les itinéraires de vie des miens et des autres. Je parlerai de ces petites gens qui affrontent au quotidien, un monde implacable où les faibles luttent pour leur survie et où les puissants étalent leurs richesses avec arrogance. Je parlerai de la Kabylie que je porte dans mon cœur, où que j'aïlle. Je parlerai de ses gens qui luttent avec courage pour avoir leur place au soleil, qui luttent pour leur identité, leur culture, leur dignité, longtemps bafouées. Je parlerai de cette Algérie que je chéris, malgré tout, et qui ne mérite pas le triste sort que ne cessent de lui réserver ses gouvernants. Je parlerai, enfin, de nos lâchetés et de nos renoncements, nous la

génération d'après-guerre. Peut-être que mon fils et ceux de son âge accorderont-ils alors, plus de crédit à mes modestes écrits.

## Le déni

Comme à mon habitude, je me suis levé aux aurores. C'est le moment que je préfère pour écrire. Tout est silencieux à la maison. Tout le monde dort. J'entends le chant des passereaux qui viennent de passer la nuit dans l'enchevêtrement du lierre recouvrant les murs de mon jardin. J'ai l'impression d'être aux premiers rangs d'un concert de musique donné généreusement par ces moineaux si fragiles mais si pleins de vie. Je souris à cette image que je trouve incongrue. Dans la rue aucun bruit ne me parvient. Les gens ne l'animeront que beaucoup plus tard, au milieu de la matinée. Vous les verrez alors, se ruer sur les étals de fruits et légumes installés anarchiquement sur les bords des trottoirs, obligeant les piétons à se déporter sur la chaussée au grand dam des automobilistes déjà énervés par une circulation infernale. D'autres, des femmes surtout, attendront sagement l'ouverture des boutiques d'habillement.

J'ai assisté, il y a quelques jours, à une scène qui me laissa pantois. Le rideau d'un de ces magasins se lève brusquement et je vois en sortir une horde d'acheteurs, les bras chargés de leurs emplettes. Ils ont dans le regard une lueur qui révèle un sentiment de fierté non dissimulé. Le patron de la boutique, inquiet, se dépêche de faire rentrer une deuxième fournée d'acheteurs excités. Après avoir jeté furtivement un coup d'œil à gauche puis à droite, il s'empresse de baisser de nouveau son rideau, de crainte d'être pris par la police en flagrant délit de violation des consignes imposées par les autorités. Les agents de l'ordre public devaient veiller à ce que tous ces commerces soient fermés. Les autorités pensaient ainsi, enrayer quelque peu, la pandémie qui sévissait dans le pays.

Lorsque je raconte cette scène à ma sœur qui vit dans une ville de l'intérieur du pays, elle me répond qu'elle n'est aucunement étonnée par ces comportements insensés. Elle me relate à son tour, une scène kafkaïenne dont elle fût témoin.

Devant une agence postale de la ville, une foule impressionnante s'est agglutinée. Les gens veulent retirer leur maigre avoir pour faire face aux dépenses dantesques de ce mois de ramadhan. Obéissant aux consignes sanitaires, les responsables de la poste ont exigé des usagers, avant d'accéder aux locaux, le port d'un masque.

« Sais-tu ce que les gens ont fait ? Ils cédaient leurs masques dès qu'ils en sortaient, à ceux qui étaient sur le point d'y entrer ! » dit ma sœur, effarée. Autre temps autres mœurs.

Je finis tant bien que mal par m'extirper de mon lit. Je dois faire des courses pour le repas de l'iftar<sup>3</sup>. Je sors de la maison muni de mon panier en paille tressée. Voilà que mon téléphone sonne et m'oblige à m'arrêter au beau milieu du marché. C'est mon ami Karim qui est au bout du fil. Il m'annonce le décès de deux de nos amis d'enfance, emportés par ce maudit Corona. Choqué par ces nouvelles, je me dépêche de finir mes achats et de rejoindre mon véhicule pour rentrer au plus vite chez moi. Mon Dieu, ce virus est en train de commettre un carnage au sein de la population. En proie à une profonde tristesse, je reste un moment immobile adossé à mon siège. Reprenant peu à peu mes esprits, j'allume machinalement la radio. Voilà qu'on diffuse une chanson du regretté Idir, cette immense icône qui laisse à la postérité une œuvre éternelle. Et puis, par une association d'idées, le souvenir nostalgique d'une amitié particulière vécue durant ma jeunesse, me revient en mémoire. Elle était originaire de la même région qui a vu naître le célèbre chanteur. Nous fréquentions le même lycée. Nous avons débarqué, l'un et l'autre, dans la capitale, quelque peu intimidés. Elle vivait chez son grand frère et moi, j'étais pensionnaire dans cet établissement scolaire situé sur les hauteurs d'Alger. J'étais d'une timidité malade. À peine si j'osais la regarder. Je me contentais de le faire à la dérobée. Les premiers temps, elle ne me remarqua

même pas. N'en pouvant plus, je m'enhardis à la dévisager, avec insistance. Elle s'en aperçut. Le sourire furtif que je crus voir sur son visage m'inonda de joie. S'intéresserait-elle enfin à moi ?

Le rapprochement fut long à se dessiner. Qu'attendre en effet de deux jeunes gens à peine sortis de l'adolescence ? L'un, a vécu dans un village accroché au majestueux Djurdjura, avec des règles de vie immuables et intransigeantes, et l'autre, originaire d'une vallée, tout aussi ombrageuse, qui ne badine pas, elle non plus, avec les us et coutumes des ancêtres. Nous finîmes par nous parler.

Ô c'était des discussions somme toute banales, innocentes. Nous discussions des cours, de nos camarades, des compétences de nos enseignants, du temps qu'il fait, de nos voyages. Cela ne dépassait jamais les règles de la bienséance.

Et puis arrivent les grandes vacances. Nous nous quittons avec regret, elle, pour son lointain village et moi pour ma vallée qui, en été, se transforme en fournaise. Nous nous écrivons assidûment. Par ce truchement, nous donnons libre cours aux sentiments qu'au lycée, nous avons étouffés. J'adresse mes nombreuses missives chez les sœurs blanches qui se chargent de les lui transmettre. Je reçois les siennes à l'adresse de mon père qui me les remet sans jamais poser de questions.

Et puis un jour tout s'arrêta. Elle ne revint plus au lycée. J'ai appris plus tard qu'on l'avait mariée. Ce fût pour moi, un choc terrible. Il fallait se rendre à l'évidence, je ne pouvais rien faire, je n'étais rien, je n'avais rien. Grande fût ma douleur.

Mais qu'est-elle donc devenue aujourd'hui ?

J'appelle Farid, un ancien condisciple du lycée. Lui seul pourra me renseigner, étant lui-même de la même région qu'elle.

« Tu ne le sais donc pas ? Mais elle est décédée dans les années 80 ! » dit-il étonné. Cette terrible nouvelle me laisse groggy. Ainsi, elle est morte depuis plus de 40 ans et moi, je l'ignorais !

Ce jour-là, je n'avais cœur à rien. Rien ne trouvait grâce à mes yeux. Je n'ai pu faire honneur aux plats qui garnissaient la